

RENÉ LEYS
VICTOR SEGALEN

Biographie de Victor Segalen



Biographie et informations

Nationalité : France

Né(e) : 1878

Mort(e) : 1919

Biographie :

Victor Segalen (1878 - 1919) est un poète, et aussi médecin de marine, ethnographe et archéologue français.

Il est né le 14 janvier 1878 à Brest (rue Massillon). Après des études de médecine à l'École du service de santé des armées de Bordeaux, l'officier-médecin est affecté en Polynésie française. Il n'aime pas la mer, ni naviguer mais débarquer et découvrir. Il séjourne à Tahiti en 1903 et 1904. Lors d'une escale aux îles Marquises, il a pu acheter les derniers croquis de Gauguin, décédé trois mois avant son arrivée, croquis qui seraient, sans lui, partis au rebut. Il rapporte en métropole un roman, les Immémoriaux (1907), un journal et des essais sur Gauguin et Rimbaud qui ne seront publiés qu'en 1978.

En 1908, il part en Chine où il soigne les victimes de l'épidémie de peste de Mandchourie. En 1910, il décide de s'installer en Chine avec sa femme et son fils. La première édition de Stèles voit le jour à Pékin en 1912. Il entreprend en 1914 une mission archéologique consacrée aux monuments funéraires de la dynastie des Han. Cette étude sur les sculptures chinoises ne sera publiée qu'en 1972 (Grande Statuaire chinoise). À ce titre, et en ce qui concerne la littérature, il renouvelle le genre de l'exotisme alors encore trop naïf et ethnocentrique.

En Chine, il rencontre un des rares Européens qui s'y trouvaient alors, et qui le marque beaucoup, le sinologue belge Charles Michel qui lui inspire le personnage de René Leys.

Il meurt le 21 mai 1919 dans la forêt de Huelgoat, Hamlet à la main. Après coup, l'État français a inscrit son nom sur les murs du Panthéon en tant qu'« écrivain mort pour la France pendant la guerre de 1914-1918 ».

L'une des universités de Bordeaux, où Victor Segalen fit ses études, porte son nom (Université Victor-Segalen Bordeaux 2). La faculté de Lettres et Sciences sociales de Brest, sa ville natale, lui rend aussi hommage en portant son nom. Le lycée LFI (lycée français international) Victor-Segalen, à Hong Kong, porte également son nom.

RENÉ LEYS



PEI-KING, 28 FÉVRIER 1911. — Je ne saurai donc rien de plus. Je n'insiste pas ; je me retire... respectueusement d'ailleurs et à reculons, puisque le Protocole le veut ainsi, et qu'il s'agit du Palais Impérial, d'une audience qui ne fut pas donnée, et ne sera jamais accordée...

C'est par cet aveu, — ridicule ou diplomatique, selon l'accent qu'on lui prête, — que je dois clore, avant de l'avoir mené bien loin, ce cahier dont j'espérais faire un livre. Le livre ne sera pas non plus. (Beau titre posthume à défaut d'un livre : « Le livre qui ne fut pas ! »)

J'avais cru le tenir d'avance, plus « fini », plus vendable que n'importe quel roman patenté, plus compact que tout autre aggloméré de documents dits humains. Mieux qu'un récit imaginaire, il aurait eu, à chacun de ses bonds dans le réel, l'emprise de toute la magie enclose dans ces murs,... où je n'entrerai pas.

On ne peut disconvenir que Pei-king ne soit un chef-d'œuvre de réalisation mystérieuse. Et d'abord, le plan triple de ses villes n'obéit pas aux lois des foules cadastrées ni aux besoins locataires des gens qui mangent et qui peuplent. La capitale du plus grand Empire sous le ciel a donc été voulue pour elle-même ; dessinée comme un échiquier tout au nord de la plaine jaune ; entourée d'enceintes géométriques ; tramée d'avenues, quadrillée de ruelles à angles droits et puis levée d'un seul jet monumental... — habitée, ensuite, et enfin débordée dans ses faubourgs interlopes par ses parasites les sujets chinois. — Mais le carré principal, la ville Tartare-Mandchoue fait toujours un bon abri aux conquérants, — et à ce rêve :

Au milieu, dans le profond du milieu du Palais, un visage : un enfant-homme, et Empereur, maître du sol et Fils du Ciel (que tout le monde et les journalistes s'entêtent à nommer « Kouang-Siu », qui est la marque du temps où il régna, — c'est-à-dire, après J.-C. de 1875 à 1908). Il

vécut vraiment, sous son nom de vivant mais indicible... *Lui*, — et ne pouvant dire le *nom*, je donne au *pronom* européen tout l'accent incliné du geste mandchou (les deux manches levées par les poings réunis jusqu'au front baissé) qui Le désigne... Lui demeure la figure et le symbole incarné du plus pathétique et du plus mortel des vivants. — On lui réserve des actes impossibles... et c'est possible qu'il les ait bonnement commis. Je suis sûr qu'il est mort comme personne ne meurt plus : de dix maladies toutes naturelles, mais avant, tout de cette onzième, — méconnue, — qu'il fut Empereur, — c'est-à-dire la victime désignée depuis quatre mille ans comme holocauste médiateur entre le Ciel et le Peuple sur la terre...

... et le lieu de son sacrifice, l'enclos où l'on avait muré sa personne, cette ville violette interdite, — dont les remparts m'arrêtent maintenant, — devenait le seul espace possible à ce drame, à cette histoire, à ce livre qui, sans Lui, n'a plus aucune raison d'être...

J'ai pourtant donné tous mes efforts à recueillir sa Présence, à rejoindre au dehors toutes les échappées rétrospectives du « Dedans ». Je comptais pour cela sur la pénétration professionnelle des médecins de nos races européennes. Ils sont là, campés au long de la « rue des Légations », juste au débouché des égouts palatiaux, prêts à s'introduire par toutes les fissures, et, sitôt dans la place, prêts à mordre confraternellement celui qui voudrait entrer. Un jour, c'est au médecin de *tel* pays que l'On s'adresse, et la Légation de *tel* pays se glorifie dès lors d'être en charge, seule en charge de Leurs Impériales Santé. — Deux ou plusieurs Docteurs se flattent à la fois d'être *seuls* appelés, consultés, au dénigrement exclusif de tous les autres. Et ils se regardent sans rire. J'avais peur de me heurter au secret médical. Ils n'ont livré qu'indiscrétions professionnelles... Leurs rapports sont faits du même papier, des mêmes grands mots hygiéniques dont ils affublent et condamnent n'importe lequel de leurs clients bourgeois. Ils ont certifié que Lui, l'Unique, était suspect de tares infantiles, de celles qu'un vulgaire rejeton peut rejeter sur ses parents... Ils ont conclu à de la dé-gé-né-res-cen-ce... Bref, que le Fils du Ciel languissait d'un mal... héréditaire !

Repoussé par la sacrilège ignorance de mes compatriotes, je me suis retourné vers les Eunuques indigènes. C'est une autre confrérie, aussi honorable, mais plus fermée. N'entre pas qui veut : on exige d'abord le diplôme. Les fonctions sont toutes restrictives, avec certains amendements. C'est ainsi que la paternité est permise dans les hauts grades, et les trahisons partout.

J'ai tenté de soudoyer quelqu'un de ces personnages. Le résultat n'a pas équivalu à la dépense : je possède des anecdotes éculées dont la presse locale avait déjà nourri ses colonnes ; et vraiment, je n'ai levé aucun secret d'alcôve. Je n'en veux pas à mes Eunuques : au Palais, l'alcôve, définie avec rideaux et ruelle, n'existe probablement pas.

Restaient les médecins chinois. Munis de recettes étrangères, mais fidèles à la pharmacopée autochtone, ils sont très fiers de leur redoutable savoir à deux tranchants. L'un des meilleurs, après un bon dîner, de cuisine justement mi-partie française et pékinoise, a bien voulu me raconter chez moi, me mimer, me faire toucher cette scène : une consultation au cœur du Palais. Le consultant est à genoux, sur le sol, la tête inclinée après trois fois trois prosternations.

L'Empereur, et la terrible vieille Douairière, sont assis plus haut que tous les regards. Le consultant, interrogé, n'ose plus que dire. On le force de parler. Il a très respectueusement demandé « de quelle partie du Précieux Corps souffrait injustement la Personne Ineffable... »

L'Auguste Vieille répondit pour Lui « que les humeurs s'agitaient sous sa peau... »

Le consultant a conseillé très respectueusement quelque chose. Il ne sait plus quoi (certes, pas une drogue étrangère ! — on l'eût accusé de trahison, d'empoisonnement, — encore moins une poudre chinoise ! — puisqu'on l'appelait pour son savoir étranger.)

Il se souvient exactement de cette impression personnelle :

— La tête ne me semblait pas très solide sur les épaules...

Il l'a gardée. Je le félicite. C'est tout.

C'est tout. Abandonner la partie ? Je m'accorde une chance dernière de pénétrer dans le « Dedans ». C'est de me servir de son langage, le dur « Mandarin du Nord » ; — de me passer désormais de tout entremetteur, de tout eunuque, et d'attendre l'occasion directe qui me permette...

...de dire, ou de faire... quoi ? Je n'en sais rien.

À tout hasard je m'agrippe à cette chance et je m'en prends avec une désespérante énergie à ce vocabulaire « Kouan-houa ». On dit communément qu'il faut s'y consacrer de l'enfance à la vieillesse avant de pouvoir écrire et composer comme un bachelier provincial ; c'est possible. De fait, cela se profère avec facilité. J'ai conscience de mes prouesses. — Je parlote, je parle, — je dis déjà n'importe *quoi*. Je ne sais qui je dois féliciter : de moi, de la langue, ou de mon professeur ? Contre toute logique, en pleine Chine, j'ai choisi pour magister un étranger, un Barbare non lettré, et, qui mieux est, un jeune Belge ! Son étonnante facilité à tout apprendre, et peut-être à tout enseigner, m'a beaucoup plu. Officiellement, il tient, à l'École des Nobles, un cours « d'Économie Politique ». Partout ailleurs ceci m'inquiéterait... Mais il est convenu que pour mieux nous entendre nous ne parlerons que Chinois.

Mon professeur s'étonnerait fort du but véritable de mes entretiens avec lui. C'est le bon fils d'un excellent épiciers du quartier des Légations. Je ne l'ai point connu près des balances paternelles. Mais il parle avec un tel respect de son père, du commerce, de la famille, des « économies », des domestiques, des voitures, des chevaux, et des principes de son père, — qu'il est manifeste qu'il croit impossible de mener à Pei-king une autre vie honorable que celle de son père... — Littéraire, il relit Paul Féval.

Si j'en arrive là... où je désespère d'atteindre, — il sera le premier surpris de mon succès, — épouvanté de sa part à mon succès... improbable, ai-je déjà écrit. — C'est un bon professeur. Je l'engage pour un mois de leçons encore. Et, d'avance, je déclare renoncer à tout.

30 MARS 1911. — C'en est fait. Je n'ai plus *un* professeur de Pékinois, mais deux. C'est arrivé malgré tout, et je pense devoir m'en réjouir. Ce brave homme m'a fait une imposante impression. Je me reprends à espérer. Si je trouvais par lui mon vrai chemin vers le « Dedans » !

— Oh ! c'est par la plus petite porte, et de service, et qui touche presque aux cuisines... Elle m'est ouverte moyennant (car tout se paie ici) la modeste somme de dix tael d'argent par mois, et le temps, perdu ou gagné, d'une heure et demie quotidienne.

Ce vrai « lettré » s'est offert sous les espèces d'un petit homme sans âge, aux jambes courtes, — et la figure pleine de politesse penchée vers la terre. J'ai remarqué son étonnant parapluie, sans âge aussi, et sans bout. Il m'a présenté, — tout comme un marchand de pierres authentiques de lune et de topazes fausses à Colombo, — un lot de cartes de visite françaises, et défraîchies. Des compatriotes à moi avaient expérimenté son savoir et le déclaraient étendu ; sa méthode claire ; sa patience longue... enfin, un fidèle attachement pour les Français, depuis l'époque de sa vie où, compromis dans les affaires des Boxers, et entraîné soudain vers le catholicisme, il avait, pour cette raison même, trouvé asile auprès de nous.

Viendrait-il de nouveau me demander asile ? Tout est si calme dans ce Pei-king d'à présent !

Il ignore tout de ma langue. J'émetts sans pudeur les quelques mots retenus de la sienne ; et je crois bien avoir compris, grâce un peu à l'intervention de mon boy, qu'il a longtemps professé le Mandarin du Nord, le « Kouan-houa », dans une école de policiers au service du Palais ; — qu'il devait cette charge à des parents de sa femme qui est Mandchoue et « suivante du Huitième rang » de la septième Concubine durant la période Hien-Fong... (Second Empire ! voilà qui ne rajeunit pas !) Quant à lui, c'est un « Chinois des Bannières », le descendant de ces vaillants fils de Han, ralliés précocement aux Mandchous, et qui trouvèrent opportun de servir, avant tout autre, les Conquérants. — Des confidences encore, que je ne puis garantir exactement traduites... Mais je suis certain de ceci, qu'il enseigna dans la Police intérieure du Palais... Il a même ajouté quelque chose comme « secret ».

C'est vraiment pénétrer par la plus basse porte ! Je tiens à entrer. Je fais donc bien en le priant, sur l'heure, de m'accorder ses conseils. Afin de ménager une susceptibilité que je lui attribue comme à tous ses compatriotes, sur la foi des miens, je décide d'éviter qu'il rencontre chez moi mon premier professeur, le petit Belge. J'ai lu tant de choses sur l'exquise défiance de ce peuple... chinois !

Un pas de plus, et je congédierais le petit Belge ?

Non. Il suffit qu'avec mensonge et politesse, j'explique la présence de ce dernier chez moi. Il remplira une fonction anodine,... il sera mon secrétaire... ou, plus commodément, mon ami. C'est fort bien. J'ignore en chinois comment s'énonce « secrétaire », et j'use depuis longtemps, à tort et à travers, de l'épithète avantageuse d' « ami ».

Mais, plutôt, j'éviterai qu'ils se rencontrent. D'abord ils se parleraient entre eux à mon nez, avec une facilité que j'envie, des tournures qui ne sont point d'un commençant, une véritable sténographie verbale qui m'irrite. Et puis, mon Belge pourrait bien poser des questions à mon Chinois des Bannières sur ses fonctions, — ses fonctions professorales dans une école du Palais, — une école de Police... Oui, maintenant, je suis bien sûr d'avoir compris : « Police secrète ». Et la discrétion s'impose ici, évidemment.

Évidemment, ils ne doivent pas se rencontrer chez moi.

9 MAI 1911. — En revanche, voici un nouveau venu que je puis sans crainte présenter à mes futures relations mandchoues. Et d'abord, il s'est présenté lui tout seul, à moi, au moyen d'un carton à double face. Du côté « *chinois* », j'ai pu lire avec fierté l'un des trois caractères de son nom, le plus gros de ses titres : « fonctionnaire au Ministère des Communications », — et, sans hésiter, son adresse compliquée qui d'ailleurs, à un point cardinal près, est la mienne. Nous habitons la même ruelle, le même « hou t'ong » ; lui, « porte Nord » ; la mienne, alignée au sud. Nous sommes voisins. C'est à ce hasard que je dois sa visite. De ceci je ne retiens qu'une chose : cet homme est « quelque chose » au Ministère des Communications !

Alors, je m'inquiète de le faire asseoir. Il l'est déjà ; il s'ébroue ; il sedéboutonne : — Voilà, il est heureux de « dénicher » un Français qui semble s'intéresser aux Chinois... Il répète :

— Monsieur, c'est rudement rare ici !

— Pardon, les Français ?

— Non ! les gens qui s'intéressent aux Chinois. Quand je vous ai vu nous débarquer dans ce quartier excentrique, et louer une maison tout près de l'Observatoire, j'ai compris que vous compreniez la Chine.

— Si vite ?

— Moi ! Je suis ici depuis tantôt dix ans et trois mois.

— Et trois mois. Vous les comptez ?

Il déclare avec suffisance :

— Eh bien ! c'était nécessaire ! c'était bien nécessaire ! — Indispensable pour mes opérations.

Je n'ai aucune envie d'en connaître le chiffre. Il poursuit :

— Voyez-vous, je prétends qu'on ne peut traiter avec les Chinois, qu'à la chinoise. Par ailleurs vous perdez votre temps... Ils se méfient de vous... vous n'obtenez absolument rien d'eux...

J'en sais, moi, quelque chose.

— J'ai fait autrement. Ainsi, je suis venu d'abord habiter comme vous la Ville Tartare. J'ai mes domestiques, payés à la chinoise, 3 dollars. J'ai des mules, — pas des chevaux ! — ma charrette chinoise...

Il ajoute familièrement :

— J'ai mes femmes.

Ceci ne m'éblouit pas. J'ai tâté, j'ai goûté aux parèdres femelles que Pei-king, Capitale du Nord, met à portée de ses hôtes de marque ou de passades... Juste au nord du quartier des Légations... Ce monsieur m'en propose sans doute...

— Je viens d'en épouser une.

— Vous...

Je relève la tête. Le regard du nouveau marié reluit d'honnêteté satisfaite. Mille excuses, d'avoir songé à du proxénétisme... Je termine :

— Vous en épousez une seule ?

— Une d'abord, une femme en titre. Les autres ne seront que mes concubines.

Je ne sais trop s'il faut absoudre ou envier, féliciter... Il explique :

— C'était indispensable pour ma situation de « fonctionnaire » et surtout mes contrats d'entreprises...

Voilà qui m'en impose. Qui sait ! le voisin me paraît être en bonne voie dans la pénétration chinoise. Il ira loin ! Il doit connaître déjà bien des accès... Je lui...

On frappe. C'est l'heure belge de la leçon. Le boy introduit tout naturellement et tout droit l'arrivant, puis demande après coup si le « Professeur étranger » peut entrer. Naturellement ! — Rien n'est plus simple que de présenter au passage... Monsieur... — Tiens, j'ai omis de me souvenir du nom exact de... « mon petit Belge » — son nom de famille, voyons ! son nom d'épicier !... J'escamote et je conclus : « Professeur à l'École des Nobles ». Puis, relisant à la dérobée le verso européen de la carte de l'autre : — ... et Monsieur... Monsieur Jarignoux, fonctionnaire au Ministère des Communications.

Et je vois deux personnages bien différents ! — Malgré ses origines, le jeune Belge est mince et brun, d'une étrange peau mate, et il daigne à peine ouvrir des yeux qu'il a fort beaux, sur le fonctionnaire, court et blond, gras, vif et rose, malgré les quarante-cinq années que portent ses bajoues et ses rides. Ils se sont tendu la main. Ils se croisent. Je reconduis pompeusement le fonctionnaire qui se retourne et, à mi-voix, désignant l'autre :

— Vous connaissez ce garçon ?

— Et vous-même ?

— Moi ? Oh ! pas du tout. Pas du tout.

Et il me promet de revenir, de voisiner, de m'aider dans ma « compréhension » du chinois.

La porte se referme à deux battants, les loquets de cuivre tintent. Je rentre, puis, à mon tour :

— Dites-moi, vous avez déjà rencontré ce « monsieur » ?

— Oui, je crois l'avoir vu chez mon père.

Et, avec un dégoût pudique assez amusant dans sa bouche jeune et bien faite :

— On prétend qu'il a des femmes chinoises.

— Eh bien ?

— Voulez-vous que nous nous mettions au travail ?

— Oui... Oui... c'est vrai... Il m'a annoncé son prochain mariage... Mais, j'y pense : comment diable un Européen peut-il « épouser » légalement une Chinoise ? Je croyais la chose interdite...

Mon professeur se détache du texte qu'il feuilletait avec beaucoup trop d'attention, et prend un air de dédain trop sérieux pour son visage.

— C'est qu'il est « chinois » !

— Non ! vous ne l'avez pas... regardé, mon cher ! Blond roussâtre, avec des yeux ronds et gris et un accent ! et un nom : Jarignoux, voyons, ça ne trompe pas ! C'est du bon terroir de Picardie.

Mon professeur accentue son mépris :

— Il n'est plus Européen. Il s'est fait naturaliser Chinois, il y a deux mois et demi, tout juste : il lui fallait ses dix ans de séjour.

Mon professeur est si désapprobatif que je renforce ma curiosité. Il est bien loin de la vie chinoise, lui, de la « pénétration » chinoise ! Je le lui laisse entendre :

— Et ça ne vous a jamais tenté ? Quand on parle pékinois comme vous le faites ! Vous...

— Moi ?

Ses yeux s'allument :

— Moi ! Non. Jamais.

Il se remet et me lance de force au travail.

Les caractères tremblotent un peu. Je songe ailleurs. Sans doute, une naturalisation pleine et entière à la Chine ne va-t-elle pas sans de graves inconvénients. On voit aussitôt ce que l'on perd : ces prérogatives d'étranger auxquelles il est bon de ne pas *toucher*... On relève désormais de la justice chinoise. On peut être dénoncé, destitué, découpé, décapité, avec une prestesse et un doigté que la procédure européenne ignore. Les injustices ne sont pas plus fréquentes... mais moins réparables. Il y a aussi la cangue, supplice incommode que j'ai vu bien décrit dans les journaux illustrés d'Occident.

Enfin, ne prenons de son abjuration que ses avantages, et les miens. Monsieur Jarignoux est mon voisin, et sujet chinois. Je peux donc, en évitant ses avatars, participer (peut-être) à sa récolte. Il me fera des relations. Il me présentera à ses néo-concitoyens, — ceux-ci à de hauts fonctionnaires ; à des conseillers du trône... à des Princes du sang...

Décidément le Palais s'ouvre. Mais les colonnes de caractères bien alignés sur la feuille tremblotent toujours et s'impatientent. Je n'écoute plus le commentaire et la voix belge, trop monotones. Je n'y tiens plus. Il fera jour deux bonnes heures encore.

Je vais, pour la vingtième fois, m'en aller suivre et toucher de près ce carré de murailles, dont l'accès, d'un bord ou de l'autre, me sera permis... je n'en doute déjà plus.

Je congédie mon Professeur.

— J'ai un peu mal à la tête... Je m'en vais prendre l'air près de l'Observatoire... Il y a là un pan de terrain vert et boisé, encastré dans l'angle sud-ouest de la ville tartare, et tout à fait... Comment, vous ne connaissez pas ?

— Moi, je rentre à la maison. Mon père a besoin de moi de bonne heure aujourd'hui.

Je le quitte avec allègement. C'est le bon fils d'un fort bon épicier.

Et me voilà tournant juste le dos à l'Observatoire et au « coin sud-est », approchant au grand trot de mon but, la Ville impériale qui contient la Cité violette interdite, — le « Dedans ». Je vais pour la dixième fois l'assiéger, l'envelopper, tenter le contour exact, circuler comme le soleil au pied de ses murailles de l'est, du sud et de l'ouest, achever, si possible, le périple en m'en revenant par le Nord.

J'ai esquivé la chaussée de la rue des Légations, trop propre et trop dure aux sabots de mon cheval. Quand, face à l'ouest, je coupe l'axe magnétique et impérial, j'ai sur ma droite la porte dynastique du Palais, Ta-Ts'ing-men, la porte de la Grande Pureté. Je la salue respectueusement du regard ; triple et basse, peinte d'une ocre violette comme l'enceinte entière de la ville interdite, avec de grandes lèvres grises, elle m'est triplement fermée. À gauche, m'écrasant de ses toitures surélevées, est Tcheng-Yang-men, la « Porte droit au Midi », que tous les gens de la ville appellent familièrement « Ts'ien-men » et qui marque, sous son tunnel, l'échange entre les deux mondes : l'un extérieur, « Ts'ien-men wai », l'empire chinois avec ses plaisirs, ses tributs, ses bombances, et l'autre restreint, cerclé, emmuré, « T'sien men nei », la cité intime et, en son milieu, le Dedans. Immobile un instant entre la vertu fermée à ma droite et le vice béant à ma gauche, j'évite l'une et l'autre, et je passe. Pensif, je chevauche au milieu d'une foule adroite à m'éviter, sur des dalles archaïques effondrées, usées et vénérables, et j'entame ma randonnée autour de tout le mur interdit que je laisse continuellement sur la droite.

Vers l'ouest, il est déconcertant. Il lui faut se modeler sur le contour des Lacs. Il n'a pas cette carrure rectangulaire du pan oriental. On devine à ses retraits la figure des jardins qu'il protège. Par-dessus la crête, se voient des cimes d'arbres, des frises de toits vernissés de bleu et de jaune... Le nez en l'air, je laisse mon cheval longer exactement le fossé.

À gauche, une haute bâtisse chinoise, paradoxale de hauteur si proche du Palais, dont ma route seule la sépare. — Je reconnais, au linteau de sa porte, une grande inscription arabe : c'est une mosquée.

C'est vrai, il y a, malgré les entretueries et les persécutions historiques, — il y a bon gré mal gré vingt millions de sujets musulmans, ralliés de force et depuis peu à l'Empire.

Cette mosquée domine assez curieusement le mur impérial. Elle observe, avec une obstination impunie. Elle risque jour et nuit le regard que je voudrais donner, le coup d'œil *par-dessus le mur...*

Maintenant, ayant tourné d'un angle droit sur ma droite, je remonte vers le Nord, dans la longue allée feutrée de poussière, d'un galop rectiligne parallèle à la muraille. Au loin, la porte Si-koua men grossit sur place à chaque foulée de mon cheval sans que rien change autour de moi, tant le mur est uniforme sur un millier de grandes allongées.

Je remets au pas, tourne à l'est, et franchis la Porte. Me voici dans la Ville Impériale, l'habitat maintenant ouvert à tous les premiers conquérants... mais proche, sans autre chose qu'un dernier mur interposé, du Palais, du Dedans, du Milieu. Précisément, par-dessus ce mur, de grandes choses grises et jaunes et bleues dépassent de nouveau le faite et souffrent d'être vues : des crêtes de temples, des Palais à deux étages, et le gros bulbe ventru de la « Tour Blanche » qui impose ici sa panse empruntée, son corps de « Stupa » bouddhique, sa personnalité hindoue... Assez jeune ! Au près des quatre mille ans d'Âges chinois et de culte authentique du « Ciel », la piété qui la gonfle apparaît vraiment comme sa forme, un peu... « art nouveau ».

貴 故
之 君
也 子

Et puis, elle m'irrite. C'est une étrangère au Palais. Bien pis ! c'est une infidèle ! Et sa place n'est pas là ! Retourné sur ma selle, sans la perdre de vue, je contourne la longue sinuosité de murailles dont elle fait le centre... Je laisse aller le pas... La route est libre, et d'ailleurs, je suis seul Européen. Les brouettes chinoises s'écarteront.

La Tour Blanche a disparu. Je rassemble mon cheval, qui pointe : à dix pas devant nous, il y a un autre cavalier, et Européen, — en difficultés avec sa monture. Au beau milieu de la route, — qui est pourtant libre, — il piétine des quatre sabots. Son cheval est assez vif, mais je n'aperçois rien qui l'effraie... Alors, le cavalier est un nerveux ! Au lieu de calmer sa bête, il se déplace à tort et à travers : il regarde autour de lui les murs de haut en bas, — puis, à sa droite, un parapet... — la route passe là sur un talus qui fait le gros dos... il cherche... — enfin, il se redresse : tiens ! C'est mon Professeur.

Je suis pris en faute. L' « Observatoire » et le « Pavillon d'angle » sont juste à une lieue d'ici, — et, qui plus est, à l'opposé diagonal du point géographique où nous nous rencontrons ! Mais, lui-même ?

Il me salue très poliment, sans étonnement et sans honte. Son cheval calmé tout d'un coup prend naturellement la direction et l'allure du mien, comme s'il visait la même écurie. J'hésite un peu :

— Vous ne m'aviez pas dit que vous montiez à cheval.

— Oh ! je fais sortir les chevaux de mon père.

— Il me semble un peu « sur l'œil » celui-là ?

— Il a peur de tout. Il m'a jeté par terre huit fois.

— Pourquoi le montez-vous ?

— C'est le plus amusant...

Au même instant, le cheval a volté, s'est jeté sur le mien, puis sur moi, les lèvres démasquant un furieux râtelier... Il glisse fort à propos sur une dalle, fait deux cabrioles, reçoit une magistrale volée, et, tout en reniflant, daigne se tenir tranquille. J'ai été fort bousculé. Mon Professeur, droit en selle, excuse sa bête...

Je dis :

— Avez-vous remarqué comme la route sonnait creux ?

— Non... Ah ! oui, peut-être... C'est un égout du Palais...

— Un égout ?... ou un aqueduc ? Au fait, par où les eaux des trois lacs entrent-elles au Palais ?

Il n'en sait rien. Il ne sait rien du Palais, sauf tout ce que « les gens » en connaissent : l'extérieur, le crépissage. Je lui propose de rentrer avec moi.

— Par le nord ?

— Par le nord, si c'est possible.

Je me suis perdu une ou deux fois sans arriver à contourner le ras des remparts.

— C'est possible. Excusez-moi...

Il passe devant et s'engage dans un labyrinthe de ruelles. Voilà que le mur se poursuit de tout près, avec des à-coups ; on le perd, on le rattrape, on s'en écarte, on le rejoint à travers des places vagues encombrées de fumiers et d'enfants. L'itinéraire que je croyais constant à angles droits dans la grande ville échiquière, prend le dessin d'une « marche du cavalier ».

Mon Professeur conduit grand train, avec des ralentis placés juste pour prendre, au trot serré, les tournants étriés par les ruelles... Il est certain que ce chemin suit de tout près, et